



Le Cavalier de l'équinoxe

Jean-Luc Angelis

ARTEGE
EDITIONS

Le Cavalier de l'équinoxe

Jean-Luc Angelis

Le Cavalier de l'équinoxe

ARTÈGE

DU MÊME AUTEUR :

Des blasons pour un hérisson (roman)

En collab. avec Laure Angelis, Ed. Téquì

Quand pleurent les étoiles (roman)

Ed. du Triomphe

Le choc du dialogue (témoignage)

Ed. CLD

La véritable histoire des Guides et Scouts d'Europe (document)

Ed. Presses de la Renaissance

Comme un Royaume de Solitude (roman)

Ed. du Triomphe

© novembre 2011

ISBN 978-2-36040-053-9

ISBN pdf : 979-1-03360-026-8

Éditions Artège - 11, rue du Bastion Saint-François

66000 PERPIGNAN - www.editionsartege.fr

À Guy et Edith Lemaigen,
fidèlement.

PARTIE I

En l'an 683, Hubert, fils de Bertrand, duc d'Aquitaine et arrière-petit-fils de Clovis était un seigneur célèbre dans toute la Gaule pour sa richesse, son intelligence et sa bonté. Il était âgé de vingt-huit ans, jouissait d'une renommée des plus flatteuses et d'une santé superbe. Il avait un visage loyal, ouvert et souriant. Ayant délaissé la Neustrie où la corruption des grands lui causait souci et offense, il passait ses jours en Ardenne, chez son parent, Pépin d'Heristal, également puissant seigneur et maire du palais des rois Austrasie.

On ne connaissait à Hubert qu'une passion vive, irrésistible, ardente : la chasse. À part cela, et peut-être justement à cause de cela, il avait une grande réputation de sagesse, car la chasse le tenait éloigné des inévitables et ordinaires querelles. Pourtant il ne pratiquait aucune religion, étant certes trop occupé de vénérie pour adorer quelque dieu que ce soit. La princesse Hugberne, sa mère, était morte en le mettant au monde, et il avait complètement oublié l'enseignement très chrétien reçu de sa tante, sainte Ode, qui lui servit de préceptrice.

Il se souciait donc fort peu de la messe et des solennités chrétiennes, mais ne pensait pas pour autant mal faire. Il les ignorait simplement. Chaque jour, il était à la chasse, parcourait la forêt aux halliers impénétrables peuplés de sangliers et de loups, et ne rentrait à son château qu'à la nuit tombée. Parfois, sans les rechercher, il avait aperçu des idoles à l'abri de quelque chêne ou sur le bord des fontaines, lieux que les païens croyaient habités de nymphes. Il ne s'était pas attardé dans leur contemplation.

Car, s'il n'était pas chrétien, il n'était pas davantage païen, encore qu'il ne fut pas loin de croire que chaque arbre de sa chère forêt possédât une âme émue et douce, ne se rendant pas compte sans doute qu'il prêtait ainsi simplement aux choses le reflet de son âme heureuse.

Le duc Hubert chassait avec passion. Il s'occupait à bien dresser ses lévriers rapides, ses énormes mâtins de Tartarie et ses griffons poilus, et à affâter ses gerfauts de Meuse. Il aimait voir sa meute gravir les pentes des collines, tandis qu'il allait dans le feu du soleil ou parmi les tempêtes. Il maniait avec une dextérité égale la hache, l'épieu, le couteau, l'épée. Il tuait d'une main sûre.

Il savait que, pour les chrétiens, le cerf devait à sa noblesse d'être l'animal privilégié de Notre Seigneur Jésus-Christ; pourtant il se réjouissait d'entendre le cerf gémir, lorsque les chiens le tiennent rendu et, quand il lui trouait le flanc d'un coup d'épieu, sa main ne tremblait pas. Hubert attendait même, avec grande impatience, qu'il lui fut donné de rencontrer le fameux et presque introuvable cerf blanc mais, pour le seul fait de sa grande rareté et non parce que sa mort octroyait au chasseur, comme chacun le savait de père en fils en Ardenne, le droit de baiser à son choix les lèvres de la plus douce et mignonne pucelle.

Le premier cavalier

25 juillet, 1984.

Cette année est une année jacquaire. En effet, le pèlerinage de Saint-Jacques tombe un dimanche comme le dimanche de Pâques. Année de double bénédiction sur le camino.

Dans la nuit, enjambant le rebord de sa fenêtre, Marin saute dans le jardin familial. Il a quinze ans. Il se dirige vers la remise et prend son vélo. Il jette sur ses épaules une gibe-cièrre tannée et usée. Adolescent vigoureux, en moins de cinq minutes, il atteint le bois où une pluie serrée s'abat sur lui.

Il ricane. Fier et fort. Le massif forestier de Fontainebleau n'a plus de secrets pour lui et pourtant, une fois encore, il reprend sa carte et vérifie, lampe frontale vissée sur la tête, son itinéraire. Rassuré, il sort un carnet, le protège de ses mains, relit les notes prises dans les diverses bibliothèques de la région. La boussole autour du cou, il vérifie encore sa route. Le cordon mal noué, une cordelette synthétique, lui frotte le cou et l'irrite. Il maudit cet inconvénient, les lacets de coton sont plus doux. Puis il l'oublie aussitôt. Ainsi palpite la jeunesse dans la verte beauté.

« Tout à l'heure, l'azimut dans les champs de boue. Ce sera une autre histoire. Pas de temps à perdre. » Et l'adolescent s'en va. Il pédale ferme. Le mollet dur. Le nerf tressaille dans cet effort sublime. Que la jeunesse de France est belle dans l'ardeur !

Dans la nuit, la pluie redouble. Le relief et le paysage se fondent dans cette pluie d'encre de chine. Les paysages esquissés s'évanouissent aussitôt que rêvés. Les yeux plissés, tout apparaît sous forme de silhouettes opaques, ruisse-lantes. Pourtant, une masse aux arêtes droites vient apporter quelque rectitude dans cet univers torve aux lignes sinueuses. Marin dissimule son vélo. Son sac est lourd d'outils et de boîtes métalliques. Son dos se ressent des formes anguleuses de son matériel.

Il marche d'un pas résolu vers l'église. Une chouette hulule, perchée sur son chêne, et Marin frissonne. Et Marin ricane.

Le 1^{er} juin 2002 – Seine-et-Marne.

Sophie a 15 ans. Ce samedi est contrasté. Le soleil l'emporte sur les nuages. Puis les cieux se bousculent et déversent tels des pleurs une pluie tiède sur la terre. À nouveau le soleil revient, d'une chaleur et d'un éclat incandescent.

« Le Diable bat sa femme » songe Sophie.

Elle est seule sur la route, frêle, à vélo sur une petite départementale et elle sourit, heureuse. Elle porte un sac à dos, lourd et encombré qui lui meurtrit les épaules.

« Marin, je te tiens ! Mon frérot, si tu savais sur quoi j'ai mis la main ! Maintenant, j'ai compris, j'ai une mission... »

Après une côte régulière, entre deux champs de tournesols, Sophie s'arrête, essoufflée. Se dévoile alors, plus bas, un village. Le clocher se dresse dans le paysage, unique point de repère inamovible. Les fleurs égaient les façades des maisons, quelques chiens aboient. Un tracteur traverse la rue principale.

L'attention de Sophie se reporte aussitôt sur l'église située sur un promontoire, dominant le village et ceinturée d'un cimetière, où une herbe verte se dresse en jeune espérance entre les pierres tombales et les croix de toutes formes. Le sanctuaire lui-même est de style roman. L'édifice a subi de nombreuses transformations. On devine toutes les périodes de l'histoire, tous les affronts du temps. L'époque de l'humilité et de la christianisation des campagnes, la chapelle du début, dont les arcs ont été conservés et noyés dans celle-ci, devenue église romane. Murs épais, arcs solides. Plus tard, bien plus tard, ce sont les guerres de religion. L'édifice incendié en partie. Une poignée de protestants jouant les voyous face aux catholiques. Dans chaque camp, la haine

l'emportant sur l'enseignement de l'évangile. Plus personne ne voyant le Christ dans le visage de l'autre. Le démon riant des hommes, injuriant Dieu.

Le calme revenu, l'église est restaurée. Elle est demeurée douloureusement catholique. Sous les dalles reposent les paroissiens massacrés par les ligues protestantes. Y gisent aussi des protestants, confondus avec des catholiques. À tous, la paix éternelle.

Répit de courte durée... La Révolution française est pire encore. L'église est saccagée, vidée de ses vases sacrés. Profanée, elle est transformée en dépôt de blé, puis en poste pour gardes avinés et soudards. Seule l'armée soviétique égalera, deux siècles plus tard, les révolutionnaires français en barbarie et en sacrilège.

Sophie arrête là ses réflexions. Elle dévale la pente. Gri-sée par la vitesse, elle émet des cris perçants et rauques, mal modulés, pour effrayer un chien qui paresse sur la route. La sonnette du vélo s'avère plus efficace.

Bientôt au pied de l'église, le vélo attaché, Sophie gravit les marches en courant. La pierre des degrés est vieille, usée par des milliers de pas, de genoux de ceux qui ont prié et supplié lors de milliers de pèlerinages. Même la boue révolutionnaire a été lavée. L'homme passe, Dieu demeure.

La porte de chêne s'entrouvre et laisse Sophie à l'admiration. Le soleil tombe à travers les vitraux transparents et jaunes. Simple lumière et riche dépouillement. La pierre est blanche, abîmée. Quelques statues en hauteur n'ont pas subi les outrages de l'histoire. Le silence règne. La lumière grainée, dansante, est un dialogue entre Dieu et Sophie. Au milieu de la nef, la jeune fille agenouillée est élevée dans le

bonheur et un dialogue confiant. Elle parle et le Créateur lui parle. Quelques larmes d'émotion fondent sur ses joues.

Le temps passe, sans que Sophie sache la durée de ce cœur à cœur.

Soudain, elle se relève.

« Il faut agir maintenant. Où ai-je mis ce papier ? » Sophie fouille dans le sac qu'elle porte sur le dos. Enfin, ses doigts attrapent une note griffonnée. Elle la lit attentivement et gagne le chœur de l'église, puis se retourne face à l'assemblée. Elle découvre alors des fresques à demi effacées, des fresques de chasse. Un cerf traqué par la meute. Les teintes sont beiges, marron, vertes... toutes les couleurs ont passé et restent comme des teintes pastel. La beauté des motifs, l'élégance et la clarté des mouvements émerveillent Sophie.

« Je comprends pourquoi mon frère est venu ici. » Elle fouille à nouveau son sac et en extrait un cahier à la couverture épaisse, cartonnée. Elle l'ouvre à la page marquée et lit.

« ... j'ai marché toute la journée. Soleil ardent. Jambes nouées. J'ai un peu forcé. Je traque la bête... Elle m'échappe. Je suis ma propre bête noire, il me semble... »

Plus loin.

« J'ai découvert cette église qui porte un nom d'animal. J'ai poussé la porte, appelé par l'inconnu, par l'Inconnu. Un bain de lumière, une source de vie. Comment l'homme, dans sa pitoyable condition, peut-il élever de tels poèmes de pierre ? »

Sophie tressaille. Oui, ce sont les mots de Marin, c'est sa voix. Les larmes lui reviennent aux yeux. Que devient son frère ? Dans quelles folies a-t-il versé ? Trop d'années ont passé. « Pourtant, songe Sophie, je ne suis pas la plus à plaindre.

Il m'envoie une lettre par an. Les parents n'en obtiennent pas autant... »

L'attention de Sophie revient au cahier de son frère, Marin.

« Et dans l'église, des fresques. Le cerf. Les outrages du temps ont effacé les personnages. Je devine encore des jambes de chasseurs. Pas de saints... Des hommes armés de dagues. Des lances dépassent encore. Des cimiers aussi. Le fourré est profond. Je suis déjà dans la chasse, je traque le cerf. Cette église sera la cache du premier Cavalier! J'y reviendrai un jour, un soir... une nuit. »

Sophie soupire. Elle cherche dans le cahier, plus loin, d'autres notes de Marin.

« Je ris encore, le dallage de cette église se soulève en bien des endroits. Pourvu que la mairie ne restaure pas les lieux tout de suite. J'y reviendrai encore et encore. »

Quelques pages plus loin, les notes sont de plus en plus laconiques.

« Travaillé toute la nuit. Heureusement, j'ai la clé de l'église. Dalle au pied du cerf. Le premier cavalier dort. Je commence à apercevoir le chemin. J'ai peur. Pas d'engagement radical. Les routes de l'errance. »

Le texte paraît obscur à Sophie. Pourtant, à étudier la vie de son frère aujourd'hui, les propos qu'il consignait étaient prémonitoires dans leur fulgurance. Mais quelle aventure!

« La dalle est scellée. J'y reviendrai un jour. Mes frères m'en voudront. Ce n'est rien. Un jour nous scellerons l'unité. Pas trop tôt. »

Sophie se dirige maintenant au pied de la fresque du cerf. Elle s'adosse au mur et sent les pierres froides et humides. Elle frissonne. Son cœur bat la chamade.